

L'art contemporain sous le regard de ses maîtres censeurs

LE MONDE | 15.02.1997 | Par Philippe Dagen

Y a-t-il encore des artistes en France ? La question vous paraît loufoque ? Vous haussez les épaules ? C'est que vous ne lisez pas certains journaux. Un quotidien, un hebdomadaire, une revue se posent la question. A vrai dire, on ne se la pose même plus. Après le temps des doutes, voici venu celui des faire-part de deuil adressés par des auteurs connus, des savants, tous très respectables.

Le 22 janvier, *Le Figaro* publie un entretien entre Marc Fumaroli, académicien, professeur au Collège de France, et Jean Clair, directeur du Musée Picasso, historien de l'art et essayiste. Il s'intitule « L'art contemporain est dans une impasse ». On y lit que « l'enfermement de l'art contemporain, son autosuffisance et son autocomplaisance sont une catastrophe intellectuelle » (Jean Clair), et que « si l'art est éducation du sensible, il faut l'encourager à emprunter d'autres chemins que ceux dont le médiatiquement correct contrôle actuellement l'accès » (Marc Fumaroli). « EXPLOSION DE NIHILISME »

Le lendemain, dans *L'Événement du jeudi*, Jean Clair répond à des questions de Jean-Louis Pradel. Il ne cultive pas la nuance : « L'art contemporain français n'a plus ni sens ni existence », assène-t-il au lecteur hébété.

Précision complémentaire : « La création plastique n'est plus dans les galeries d'art, elle est au cinéma, dans la danse, dans l'art vidéo. Et l'acharnement thérapeutique que met l'Etat à prolonger l'agonie, à travers un appareil coûteux, n'y peut rien : l'art français contemporain, contrairement à l'art italien, anglais ou germanique, n'a plus d'existence. »

Quelque temps auparavant a paru le dernier numéro de la revue *Krisis*, qui a pour directeur Alain de Benoist, penseur attitré de l'extrême droite et l'un des fondateurs du GRECE (Groupement de recherche et d'étude pour la civilisation européenne). Distribution brillante : Jean Clair, et aussi l'artiste Ben, le philosophe Jean Baudrillard lequel a donné l'année dernière dans *Libération* une tribune contre la « nullité » de l'art d'aujourd'hui et l'essayiste Jean-Philippe Domecq qui avait déjà mené l'offensive dans *Esprit* en 1992 et publié, en 1994, *Artistes sans art ?* Dans *Krisis*, Kostas Mavrikis décrète donc que « le modernisme n'a plus d'avenir » et que, « en tant qu'art, on s'apercevra bientôt qu'il n'a même pas de passé ».

A ces trois publications, il faut reconnaître clarté et unité de ton. Clarté, parce que la plupart des auteurs ne s'embarrassent ni de nuances ni de détails. Approximations et interprétations hâtives sont la règle plus souvent que l'exception. Le cubisme, n'en déplaise à Marc Fumaroli, ce n'est pas seulement « le plaisir de retrouver prise avec un ``chez soi`` élémentaire et fortement éprouvé ». Le mot « minimalisme » ne s'applique pas à Malevitch, quoi qu'en pense Kostas Mavrikis. Jean-Philippe Domecq ne démontre que sa légèreté quand il dénonce « un éloge au premier degré de la société de consommation via les Warhol, Buren, Joseph Beuys et autres carreurs conceptuels comme Jean-Pierre Raynaud ». Beuys ou Raynaud apologistes de la société de consommation... Il faut un rare degré d'ignorance ou d'aveuglement pour avancer de tels jugements.

Unité de ton ensuite : quelques certitudes font office de programme commun. Le rôle de l'État est uniformément décrié, la notion de modernité tournée en ridicule, l'histoire du XX^e siècle réécrite et la création contemporaine française tenue pour nulle et non avenue. Il semble entendu qu'elle a disparu, qu'il ne reste plus rien à voir et à aimer. Premier et principal symptôme de cette décadence : nul ne sait plus ni peindre ni dessiner comme autrefois. En 1981 déjà, dans *Le Débat*, Claude Lévi-Strauss déplorait la fin du « métier ». « La science du coloris s'est oubliée, affirme à son tour Jean Clair. Les peintres contemporains sont fréquemment daltoniens (...). Mais ils se refusent aussi à la pratique du dessin, à la complexité d'un savoir-faire qui a atteint sa plénitude peut-être au siècle dernier. » En écho, Marc Fumaroli se réjouit de savoir que « l'on refuse du monde » aujourd'hui dans les écoles de dessin et de peinture et en appelle au renouveau du « dessin d'après modèle », comme s'il ne se pratiquait plus dans aucun atelier.

Dans *Krisis*, Louis Védrynes se lamente : « Il est triste de penser que nos descendants ne connaîtront que par des photographes le visage des grands hommes de notre temps. » Ayant cité Hals, Champaigne et La Tour mais, comme par hasard, ni Picasso, ni Matisse, ni Bacon, il ajoute : « Ces grands artistes n'ont pas seulement fixé, pour l'éternité, les traits de leur modèle ; ils nous en ont dévoilé l'âme. Ce qu'il serait dérisoire d'exiger de la photographie. » Il est navrant d'avoir à rappeler à ces censeurs mal informés l'existence de Gisèle Freund, de Cartier-Bresson et d'Avedon ; navrant de devoir affirmer que ni Debré, ni Rebeyrolles, ni Raysse, ni Viallat, ni Pincemin, ni Albérola, ni Dalbis, ni Corpet, ni cent autres peintres de tout genre ne sont « daltoniens », et qu'ils ne souffrent d'aucune « perte sensorielle ».

Que se serait-il donc passé ? Une tragédie, celle de l'art moderne. A partir du début du siècle, les beaux-arts au sens traditionnel du terme ont subi les assauts bientôt vainqueurs de l'objet et de l'abstraction. La représentation s'est effacée, au profit du produit manufacturé et de la surface colorée. Urinoir de Duchamp et monochrome de Malevitch sont ainsi régulièrement dénoncés, et plus violemment encore les artistes qui ont subi, d'une manière

ou d'une autre, leur influence. Tel serait « le cycle ouvert au début de ce siècle par l'explosion de nihilisme que représentaient l'abstraction, le cubisme, le futurisme, le dadaïsme », écrit Kostas Mavrikis. Ainsi sont confondus dans les mêmes concepts fourre-tout plusieurs générations, et condamnés les inventeurs à cause de leurs lointains imitateurs.

Qu'il existe depuis un quart de siècle un académisme moderniste, on ne peut en douter. Que la paresse intellectuelle et le conformisme aient favorisé son développement n'est pas moins certain. Mais ces évidences n'autorisent pas à prononcer des condamnations rétrospectives si générales qu'elles n'ont plus aucun sens, plus aucune portée. Elles relèvent de l'incantation ou de la déploration, pas de l'analyse historique.

C'est là le point très faible de ces discours : leurs auteurs ne vont pas au-delà de la plainte ou de l'insulte. Ils fuient le pourquoi. Marc Fumaroli cultive mélancoliquement la nostalgie du Grand Siècle et des académies de la Renaissance sans consacrer un moment à l'étude du XX^e siècle, qui, cependant, ne ressemble guère à ceux de Marsile Ficin et de Poussin. Cette différence ne suffirait-elle pas à rendre vaines ses lamentations ? Quand il a épuisé ses stocks de sarcasmes et qu'on l'interroge sur les rapports entre art et société actuels, Jean-Philippe Domecq se dérobe : « Je ne me sens pas compétent pour dire si les rapports entre l'art et la société entrent ou non dans un schéma historique de nécessité », répond-il alors. Dommage ! Voilà ce qui serait intéressant, et pas d'en appeler vaguement à « l'appréhension énigmatique de l'existence ». Jean Clair lui-même, dont on ne saurait nier le talent d'historien, esquivait le problème.

UNE THÉORIE DÉTESTABLE

Un seul l'affronte, mais c'est pour le pire, pour esquisser une théorie détestable. Il s'agit de Kostas Mavrikis. Après avoir affirmé que l'art, dans le passé, a toujours partie liée avec une religion, des dogmes idéologiques, des idéaux politiques, il en vient à conclure. A partir du XIX^e siècle, la bourgeoisie a organisé la liquidation de l'art et supprimé toute possibilité de jugement, démontrant ainsi que « le capitalisme offre un mauvais terrain pour l'épanouissement de l'art ». Elle a vidé les oeuvres de tout sens. A l'inverse, « Les idéologies, nationalistes en Italie et en Allemagne [en clair : le fascisme et le nazisme], communiste en URSS, proposaient au moins une cause substantielle à défendre, celle de leurs valeurs collectives réelles ou imaginaires. Les démocraties n'avaient rien à leur opposer, sauf justement la liberté. Elles favoriseront donc un art dont le contenu est l'absence de contenu, autrement dit la licence de faire n'importe quoi. » Le « au moins » est exquis : grâce à Hitler, il y a eu « au moins » Albert Speer et Arno Brecker. Voilà qui a le mérite de la franchise. Si l'art contemporain dépérit, c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau.

Philippe Dagen